

Bernard, 18 ans passés sous le Pont-Neuf

A 57 ans, cet ancien SDF défend aujourd'hui les sans-abri. Hier soir, en mairie du III^e, il se battait afin d'obtenir un local assez grand pour les besoins de la bagagerie de quartier.

Pendant dix-huit ans, il a dormi sous le Pont-Neuf, connu « le froid, les nuits interrompues par les maraudes, le regard des autres... » Et tous les jours, pendant ces mêmes dix-huit années, « presque aux heures de bureau », accompagné de son teckel, il faisait la manche rue de Rivoli.

Aujourd'hui, Bernard, 57 ans et ancien SDF, a tourné la page, défend les sans-abri, siège chez les directeurs de cabinet, interpelle les élus... Hier soir, lors du conseil d'administration de son association Mains libres dont il est vice-président et trésorier bénévole, Bernard évaluera avec les autres membres du bureau la proposition de Pierre Aidenbaum. Le maire PS du III^e vient en effet de leur proposer un local « trop petit », selon Bernard, pour une bagagerie sur le modèle des Halles, pionnière en la matière, et celui récent de la rue Lecourbe (*lire ci-contre*). « C'est énorme dans la vie d'un SDF, décrypte Bernard. Cela permet de ne pas trimballer son barda toute la journée. 25 kg, avec les habits, les bouquins, le réchaud à gaz, ça casse le dos ».

« Jusqu'à -15°, c'était bon. Mon chien me tenait chaud »

Aujourd'hui, ce cinquante-pudique et timide vit désormais dans un logement social dans le Marais : « 27 m², des baies vitrées, bien agencé, la vie de château », grâce à l'intervention d'un élu socialiste, des APL et du RSA.

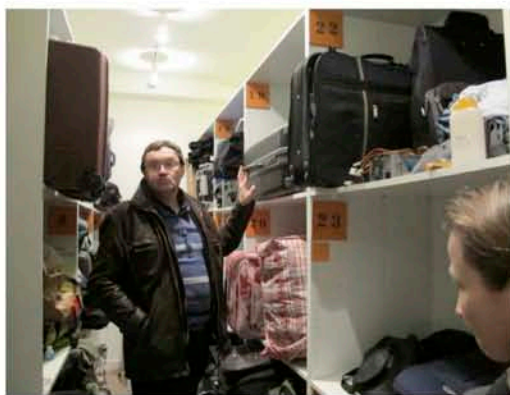


Paris. Bernard, ancien SDF, est désormais vice-président de l'association Mains libres, qui permet aux sans-abri de stocker dans la journée leur paquetage. (L.P./C.C.)

Mais de ses dix-huit ans à la rue, « cette parenthèse longue où je ne me suis occupé de rien et où j'étais ailleurs dans mes pensées », Bernard n'a rien oublié. « Le matin, je partais au Luxembourg bouquiner. Une dame m'approvisionnait en livres, polars et romans d'espionnage. » Ensuite, invariablement, Bernard déjeunait au fast-food d'en face puis gagnait la rue de Rivoli pour y faire la manche. « J'y gagnais un smic. J'avais mes fidèles. » Le soir, il fallait installer son sac de couchage sous le Pont-Neuf, à même le sol. « viser les bons pavés, les plus plats ». Côté froid, « jusqu'à -15°, c'était bon. Mon chien me tenait chaud ». Les vendredis, « une dame m'apportait un pou-

resto ». Une jolie rencontre, sa « muse » va l'aider à mettre fin à sa vie de SDF. Au fil des années, « on avait l'habitude de plaisanter, avec Jeanne, se souvient Bernard. Elle habitait rue de Rivoli. On disait qu'on vivait au même endroit, elle dedans, moi dehors ». Bénévole à Mains libres, cette Parisienne connue dans le monde associatif va lui remettre le pied à l'étrier en l'impliquant dans l'association. Aujourd'hui, Bernard pourrait devenir président de la bagagerie. Ses compétences professionnelles — il était « bureaucrate et syndicaliste » — ont été précieuses. Mais cela fait partie de « sa vie d'avant ». Et il est peu loquace sur ce lointain passé.

CÉLINE CAREZ



Rue Lecourbe (XV^e), vendredi soir. Les sans-abri peuvent déposer et récupérer leurs bagages matin et soir (L.P./E.S.)

La bagagerie d'Antigel, un endroit pour se poser

Dans ces gros sacs et ces valises, il y a des vies. Parfois même tout une existence d'homme tassée dans un petit sac à dos. A la bagagerie d'Antigel, ouverte il y a deux ans au pied d'un immeuble de la rue Lecourbe (XV^e), par l'association chrétienne qui lui a donné son nom, les sans-abri peuvent laisser leur « paquetage » de fortune en confiance. Ils peuvent aussi se po-

ser, prendre une douche, partager un café avec les bénévoles qui se relaient ici matin et soir, sept jours sur sept et toute l'année. Jours fériés inclus, vacances ou pas vacances, tant les 80 bénévoles de l'association savent qu'ils sont « un point de chute, une escale, le premier filtre pour reprendre pied », ainsi qu'estime Anthony.

Cet ancien ingénieur en aéronautique de 35 ans sait de quoi il retourne : il est à la fois bénévole... et usager. Lui aussi a son casier numéroté. Il sait que ses valises sont en sécurité, pendant qu'il retrouve peu à peu le chemin de la « vraie vie ». La sienne a basculé il y a deux ans, l'obligeant à tout vendre jusqu'à son appartement, l'obligeant à dépendre des autres, à dormir ici ou là. Aujourd'hui, il vit à l'hôtel, a retrouvé un travail et commence à « voir le bout ». Pas encore assez bien, cependant, pour libérer son casier de la bagagerie de la rue Lecourbe.

« Ce qui leur manquait, c'était un endroit pour laisser leurs affaires »

Guy François, président de l'association Antigel

Mais peu importe, ici personne n'est bousculé : on laisse le temps au temps, à la « remise en mouvement » ; comme le répète Guy François. Il est le président d'Antigel et le créateur de la bagagerie, qu'il a fondée après dix ans de maraudes avec d'autres paroissiens de son quartier. « Je cherchais quoi faire de plus, les gens de la rue me disaient souvent que ce qui leur manquait, c'était un endroit pour laisser leurs affaires. Elle était là, l'idée. Une évidence ! »

Actuellement, les 48 casiers sont occupés et Antigel a aussi élargi son « service » en organisant des sorties, au cinéma de quartier ou des expositions. « Nous cherchons ce qui fait plaisir aux gens. Notre mission, c'est de reconforter ».

ÉLODIE SOULIÉ

230, rue Lecourbe (XV^e), de 7 heures à 9 heures et de 20 heures à 22 heures.